



La tradition orale

dans la littérature pour les enfants

et Pascuala Corona,

la première à la recueillir

par **Christel Guczka***

Une invitation à découvrir la richesse et la poésie du patrimoine culturel oral mexicain : mythes, contes, chansons, berceuses, fables, images... issus de la culture indienne, africaine ou hispanique.

Un hommage aussi à celles – surtout des femmes –, anonymes, qui ont transmis, voire rassemblé patiemment, comme Pascuala Corona, ces trésors de l'imaginaire collectif.

* Docteur en lettres. Auteure de plusieurs ouvrages sur des genres divers et d'articles dans des journaux et revues au Mexique, au Canada et en Espagne. Enseignante et médiatrice culturelle.

Une femme, assise dans son rocking-chair, regarde le ciel, écoute les feuilles des arbres tomber, sent le vent léger sur son visage tandis que ses mains tissent... Elle est seule, emplissant son esprit de souvenirs qui arrivent jusqu'à elle, comme une cascade, d'un passé inépuisable. Elle ferme les yeux et écoute la houle des mots dans la conque des rêves : lapins menteurs, Indiennes de la campagne, gibecières d'ocelots, marmites magiques, trous de souris et fourmis d'entrepôts de maïs. Mémoire fertile d'images retouchées avec fraîcheur et vie ; images sentant l'enfance. C'est là que commencent les histoires, depuis le début de l'existence, à l'endroit où s'ouvre un refuge de personnages imaginaires qui s'installent au fil du temps. Voix qui tiennent compagnie depuis la naissance. Êtres fantastiques entourés de phénomènes qui se répètent de bouche en bouche et satisfont l'attente

créée par le rythme de l'histoire, produisant un sentiment d'enracinement et d'affinité. Ces êtres imaginaires appartiennent au monde de la fantaisie, des jeux, du pressentiment, et l'évocation n'arrête pas de prendre de la vigueur parce qu'elle se renouvelle et se perpétue au fil des années. C'est ainsi que la littérature – comme le mythe – transcende les événements historiques en devenant une réalité magique qui occupe l'espace de l'imagination.

Enfants, nous n'aurions rien été sans l'apport de l'imaginaire et nos esprits oisifs se seraient étiolés sans les fables, les légendes, la musique, les contes, les croyances, les monstres ; autant de moyens dont l'être humain dispose pour donner une consistance à ses propres créations fantasmagoriques, articulées en mots et mues à l'occasion par des objets qui les entourent. Tout semble fantomatique et arbitraire dans ce monde de l'imaginaire où la raison devient secondaire, ce monde malléable, en continuelle métamorphose.

Les mythes constituent donc un savoir vital qu'on ne peut négliger, parce que la culture de chaque peuple repose sur eux et que leur persistance tient à leur flexibilité et à leur dynamique. Ainsi le mythe recompose-t-il le récit des origines comme une expérience magique. Le merveilleux primitif apparaît comme une création de l'imaginaire collectif, aventure littéraire atemporelle, sans cesse transformée par son rapport à l'Histoire.

La parole nomme une réalité, lui donne couleur, texture, sensations. Et cette expérience se fait à travers la tradition orale. Le symbole se déploie dans la parole, se propage en une multiplicité de significations dans le folklore littéraire, se dissémine grâce aux récits de cette

femme millénaire qui nous raconte à l'oreille une infinité d'histoires venues du passé. C'est ainsi que l'enfant, avant même de savoir lire, est déjà immergé dans ce type de littérature parce qu'il écoute dans son berceau les récits dits par sa mère, sa grand-mère, sa nourrice. L'enfant y participe en écoutant, en jouant, en modifiant, en créant dans son esprit de nouvelles compositions poétiques et narratives, en se transformant en lecteur sans livre. Plus tard il va découvrir le legs des contes traditionnels qui le nourriront, avant d'utiliser le mot écrit comme une autre façon de rêver.

Les traditions sont si hautes en couleurs que Gabriela Mistral était persuadée que la poésie pour enfants, peut-être la seule authentique, était la plus proche de la tradition populaire et plus précisément du folklore dans lequel on trouve tout ce dont l'esprit de l'enfant a besoin.

Les personnages des fables, eux, sont presque toujours des archétypes qui symbolisent les qualités et les défauts humains et, de ce fait, le mal y est toujours foncièrement mauvais, et le bien parfaitement bien. La soif de justice, si forte chez les enfants comme chez les déshérités, débouche sur la récompense et le châtement attendus. Les personnages, qui sont les héros de tous enfants latino-américains, n'ont rien à envier à ceux de l'Occident.

Actuellement, les fables de la tradition orale, qui mettent en scène la lutte du faible contre le fort ou une simple espionnerie, non seulement enrichissent le patrimoine culturel d'un continent aussi complexe que le nôtre, mais sont aussi des bijoux littéraires qui méritent d'être préservés.

Un patrimoine en partie effacé par les conquérants espagnols

L'univers de la littérature préhispanique était peuplé de mythes et de légendes, d'hymnes sacrés, de différentes formes de poésie tant lyrique qu'épique et religieuse, ainsi que de paroles destinées à des moments de la vie quotidienne ou transcendante : textes d'initiation, de baptême, paroles fraternelles et paternelles, funéraires, textes de l'oracle, etc. Il y avait, par exemple, les *huethuehtlah-tolli* ou « paroles anciennes » (évoquées dans le précédent article), ensemble de règles et de conseils sur de vastes sujets allant des idées morales aux problèmes pratiques que les sages nahua transmettaient oralement à leurs descendants.

Quand les conquistadors remarquèrent l'influence des « *amoxtli* » (connus aujourd'hui sous le nom de codex) sur les populations indigènes, ils s'appliquèrent avec ténacité à les détruire sous prétexte qu'ils étaient l'œuvre du diable. Craignant la transmission orale de connaissances, ils interdirent également les chants indigènes. Au XVI^e siècle, seuls quelques rares fonctionnaires ou religieux humanistes essayèrent de sauver quelque chose de cette tradition orale et du témoignage inscrit dans ces livres précieux.

Si cette pratique brisa la tradition de l'oralité et de l'interprétation des codex, qui avaient jusqu'alors régi l'expression culturelle méso-américaine, elle permit tout de même de préserver une partie des contenus anciens, malgré les manipulations pour adapter ces formes à la nouvelle idéologie dominante.

La richesse des récits transmis par la tradition orale en fait les dépositaires d'un imaginaire collectif à travers lequel le patrimoine des histoires traditionnelles



Krystyna Magdalena Libura :
Los días y los dioses del Códice Borgia,
Ediciones Tecolote, 2000 (Para Leer Los códices)



ne cesse d'évoluer. Parce que la parole ne prend sens que dans l'acte de parler, et que ce processus est matérialisé par l'écriture. Elle passe par la mémoire, se réécrit et se fixe par répétition-audition, se reproduit sans véritable auteur identifié parce que chacun se l'approprie et c'est ainsi que s'y introduisent des modifications qui en font une création culturelle unique, toujours différente. Des voix jaillissent, cherchant à se poser, à trouver une oreille attentive et un narrateur disponible. L'histoire choisit ainsi son destinataire et, pour cela, elle allonge le temps, elle détourne les chemins.

Contes traditionnels mexicains et contes importés par les Européens

Le conte représente, pour maint théoricien, la forme mineure du mythe qui se serait dépouillé des éléments religieux dans des versions réduites, laissant survivre l'action, les aventures, les faits les plus captivants, à mille lieues de la rhétorique outrancière des grandes prouesses. Les protagonistes n'en sont plus des héros grands ou lointains mais des personnes presque réels, et les histoires peuvent être racontées par des gens ordinaires et pas seulement par les poètes. Le conte traditionnel a toujours eu une valeur rituelle inséparable des religions. Il s'agissait de la parole magique, la parole-amulette. Une métaphore qui conjurait les connexions mauvaises du monde, un savoir concédé par les mots. Quand on lit des contes traditionnels de peuples anciens, on voit bien qu'ils nous lèguent l'idée d'un ordre, d'un secret perdu. Peut-être est-ce la raison pour laquelle grands et petits écoutent et lisent encore avidement des contes d'origine venus du passé.

Ces contes proposaient des leçons de vie et de comportement. Les plus anciens proviennent d'Égypte ou d'Inde.

En Inde par exemple, le conte moral et les paraboles dites *Jakatas* servaient à diffuser le bouddhisme, cinq siècles avant l'ère chrétienne. Par la suite on recueillit des fables comme le *Pañchatantra* et le *Kalila et Dimna*, récits dans lesquels figurent des refrains, des légendes et des maximes, récits premiers qui se répandirent avec beaucoup de succès dans tout l'Orient et, de là, arrivèrent en Grèce au VI^e siècle avant Jésus-Christ. Pays où Ésope allait les rendre populaires.

Plus tard, les contes oraux ont continué à se répandre dans les pays arabes pour arriver en Espagne et de là, naturellement, aux terres conquises d'Amérique. Ils connurent au Moyen Âge un grand développement grâce aux Croisades et aux pèlerinages qui firent connaître cette littérature issue de la tradition orale. Au Moyen Âge, dès l'âge de cinq ans, les enfants participaient à toutes les tâches avec les adultes. Si bien qu'il n'est guère difficile de supposer qu'ils écoutaient aussi ces récits et en nourrissaient leur imaginaire, ou bien que les mères et les grandes personnes les leur racontaient. On ne peut pas encore parler d'une littérature conçue pour eux, car le concept même d'enfance – au sens où nous l'entendons aujourd'hui – n'avait pas encore été inventé. Ce n'est approximativement qu'au XVII^e siècle qu'apparaît le terme « enfance », entraînant l'une des plus profondes transformations de la société occidentale. L'enfance cesse d'être confondue dans la vie communautaire et indifférenciée des adultes.

Il semblerait qu'en Amérique, il se soit passé quelque chose de semblable avec

la tradition orale de nos peuples. Tradition vraiment riche dont ne survécurent que des bribes qui témoignent de la grande vitalité et de la beauté de ces productions, par exemple *Le Popol-Vuh*, *La Légende des Soleils*, parmi tant d'autres.

Les « raconteuses »

C'est dans cette découverte première du monde que la parole entendue exerce une grande fascination chez les enfants. Sa tonalité, son rythme, les nuances affectives tissées par la voix, l'écoute d'autres mémoires insèrent l'enfant dans une culture à laquelle il appartient, le font participer à une création collective, lui donnent des signes d'identité. Telle est la grande vertu de la littérature pour enfants qui inclut les adultes, parce que tout le monde peut y participer, parce qu'elle est capable d'ouvrir des fenêtres qui nous permettent de nous identifier à des situations, des personnages ou des contextes autres. Sa fonction sociale ne s'affaiblit pas, parce qu'elle unit et tient compagnie. Quand elles racontent, les personnes âgées transmettent une vision du monde, des connaissances fondamentales, des formes culturelles, elles exercent une fonction de communication sociale. L'enfant absorbe chaque détail, l'écoute attentive et toujours ouverte lui permet de projeter sa propre image à partir de cette voix. Relation donc entre l'enfant, pur présent, et la grand-mère, dans la sauvegarde de la mémoire, différente de la dualité ambiguë incarnée par la mère gardienne de la morale et la raison. Chez les peuples purépecha (indigènes de l'ouest du Mexique), les *uandánts-kuarecha* (ceux qui racontent des contes) sont clairement identifiés et, par la suite, ce métier est devenu aussi l'apanage des femmes, ce qui fit dire à Linares

Alvarado : « Elles allaient dans les maisons raconter les contes ; les pères, pour récompenser leurs enfants qui s'étaient bien comportés, allaient chercher les *uandánts-kuarecha* et offraient un conte à leurs enfants. Les femmes prenaient quelques centimes par conte ».

La nourrice joue évidemment un rôle central, comme le sait fort bien [María Teresa Castelló Yturvide](#) (Mexico, 1917), maîtresse d'école qui racontait des contes empruntés aux récits des nourrices, des mères et des grands-mères du village de Pátzcuaro, Michoacán, et qui, dans le monde littéraire, prit le nom de [Pascuala Corona](#) en souvenir de sa nourrice qui l'avait bercée d'histoires merveilleuses et inoubliables que, plus tard, elle réécrivait pour ses propres enfants.

Elle fut la première à recueillir des contes, légendes et récits traditionnels qui coexistaient dans la tradition orale de notre pays, et ce jusqu'à nos jours. Cette année, cela fera plus de soixante ans qu'elle exerce le métier de conteuse : « *Certains de leurs contes sont tissés à partir de thèmes européens et orientaux mais quand elles les racontent, elles (les nourrices) les rendent nôtres. Composés pour les enfants par des esprits purs de vieilles petites filles, ils ont, outre la saveur populaire et la religiosité du peuple mexicain, le sceau à nul autre pareil de notre hispanité.* »¹

Certains de leurs contes viennent de la tradition européenne, voire russe, mais leur langage s'est « mexicanisé » et ils font désormais partie de la culture nationale. Mais tous se prêtent à la lecture à haute voix, à la chanson et à l'accompagnement musical. Chaque conte est une partition, ce sont des rengaines ludiques marquées au sceau du bonheur.

Pascuala Corona a fait également des recherches sur l'art et les techniques traditionnels du pays, dans des domaines comme l'artisanat mexicain, les arts plastiques, la gastronomie et le tissage. Elle est cette femme assise dans son rocking-chair qui regarde le ciel, dessine les feuilles qui tombent des arbres, savoure le vent léger sur son visage tandis que ses mains tissent. Elle est seule, emplissant son esprit de souvenirs qui arrivent jusqu'à elle comme une cascade, d'un passé inépuisable, attendant que quelque curieux s'approche pour l'écouter...



Pascuala Corona

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par André Gabastou

1. Juana Inés Dehesa : *Préface à Pascuala Corona, Baulito de cuentos contados por Pascuala Corona*. Norma, 2003 (Torre de Papel), p. 9.

Bibliographie

Ana Garralón : *Historia portátil de la literatura infantil*, Madrid : Anaya, 2001.

Ana Pelegrín : *La Aventura del oír. Cuentos tradicionales y literatura infantil*. Madrid : Anaya, 2004.

Mario Rey : *Historia y muestra de la literatura infantil mexicana*. Mexico : SM., 2000.

Pascuala Corona : *Baulito de cuentos contados por Pascuala Corona*. Préface de Juana Inés Dehase. Mexico : Norma, 2003 (Torre de Papel).

